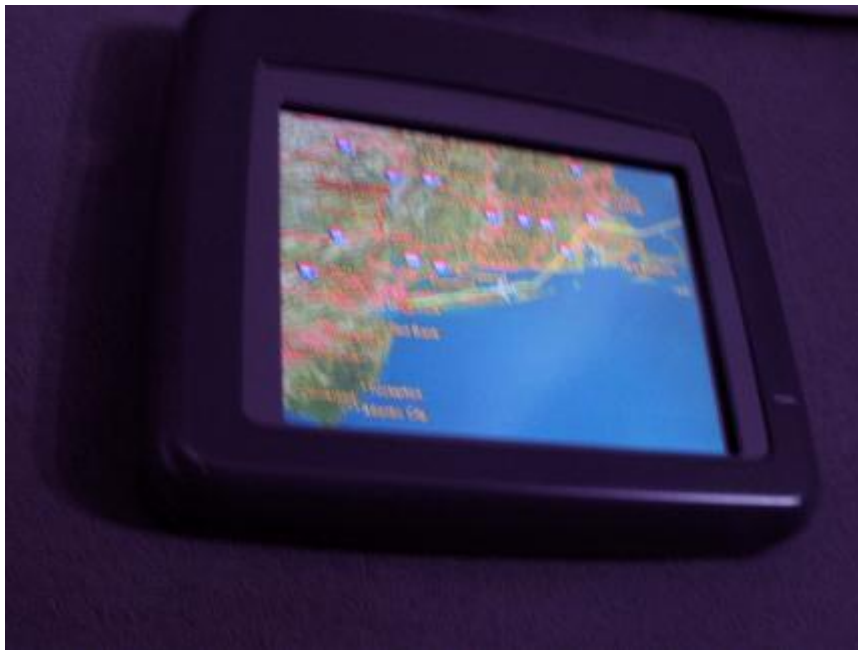


Carte postale N°1 : Entrer dans l'Amérique | 23 novembre 2013



Arrivée à NY

Curieux ce sentiment de permanence, j'y reviens comme dans un appartement qu'on connaît déjà, peu d'enjeu, si ce n'est pourtant cette distance, et comment ça fait le nuage pour l'essen-ciel, cloud ancré presque plus clair, câble transatlantique et pourtant ce n'est pas comme si j'y allais tous les ans, non, en Californie je n'y étais pas retournée, depuis 1992 ou peut-être était-ce 1993, ou quelque chose comme ça.

L'année d'Anchorage comme on dit l'année de la Méduse.

Et ici le lien géant qui ne se rompt pas, dont on éprouve la résistance à distance, du phatique, de l'étonnement toujours, comment nommer une évidence qui ne l'est pas, qui résiste au vent brutal ici quand on arrive.

Pas celui agitant les feuilles jaunes des sierras, non le vent puissant qui enlève qui déplace qui gifle les joues. Bien de sa saison, on dit qu'en hiver le vent déménage, débarrasse les débris en claquant les portes.

Elle est là l'évidence.

De cette journée les couloirs vides de sens, les tarmacs jonchés d'allées d'indésir, les écrans de cabine, partout tous et encore des films

Un luggage perdu, l'huile de conviction pour quand-même emporter ses objets.

Mais j'ai passé seize heures à dormir dans les bras des hublots, ding dans dong.



Fenêtre à baionnettes à Sacramento

Nous y voici dans la maison dans les arbres, les maisons sont comme ça ici, cette sensation de nature tout autour, même en ville, ces fenêtres à baionnettes qui ont bercé mes lectures américaines, et comment le couperet tient en l'air et qu'on n'est pas craintif de se pencher à l'extérieur,

Et cet arbre tout à coup, dont le rouge s'associe naturellement à mes souvenirs d'érable, mais ce n'en est pas un, une jeune fille de la maison me le dit.

Que dire, je ne le regrette pas, les arbres s'appellent de tant de noms différents, sauf qu'il en a le rouge, et le rouge des érables, de ce flamboiement, ça ne ressemble à aucun autre, et puis ces petits surgeons verts étonnants, demandons s'ils préfigurent un hiver triomphant ou ne sont que la trace du passé immuable, la jeune fille de la maison ne saurait infirmer. Difficile à dire d'ici, il faudrait s'approcher, on ne demande que ça à s'approcher.

Et puis on se dit qu'on fait dire ce qu'on veut à une photo, alors on se contentera de la réalité, pour peu cette intention des derniers jours des flamboyants, et qu'un pas à franchir, la pelouse du voisin.

Carte postale N°3 : Des tuyaux et des jours | 25 novembre 2013



Sacramento, vu dans la rue

Ici, la loi a permis aux *native american* d'ouvrir des casinos à vingt kms de la ville, ce qui détourne les joueurs de *Tahoe Lake* ; ils préfèrent aller dans les petites vallées, alentour, tant pis pour le Nevada, un sale coup de la Californie à son voisin.

Ici, tu es sensé amasser toi-même ton tas de feuilles mortes au bord de la rue, et le camion passera.

Ici, c'est mal vu de poser sur la pelouse les décorations de Noël avant Thanksgiving, une faute de goût. Non, pour Thanksgiving, tu mets tes personnages d'Halloween et ça va.

Ici, les pamplemousses tombent des arbres en pleine rue, et personne pour ramasser les *grapefruit*. Alors j'en ai cueilli un, si sucré.

Ici, tu n'entends pas le son mat du ballast, tu entends la corne de brume et ça appelle.

Ici, ils disent, it's graphic, et tout de suite tu comprends que c'est choquant, visuellement comme ça, et tu regrettes le mot pour la précision du design.

Ici, la nuit te raconte quand tu dois te réveiller et c'est réveille-matin, By the river of Babylon.

Ici, les jours échappent, ils prennent le temps du reste, ils rattrapent aussi le temps passé et si t'es désolée, t'y peux rien.



Panonceau à l'entrée de la piscine

J'avais donc perdu ma valise, nous dirons qu'elle menait son propre transit, sa géographie du pire dans la carte des *Flights* -mais pourquoi fuyait-elle-, livrée au plus offrant tentateur qui remettait mon précieux tout à la ligne qui irait directement, mais chaque fois ça capitulait, était-ce proposé à l'aléa des opportunités numériques, au plus proche horaire ou à la pensée court terme d'un obscur travailleur du passage, toujours est-il, ô l'odieux insert, que ma valise vit la nuit de la soute à Dallas, c'était le 22 novembre mort de quelque chose en anniversaire un rituel, y voir un signe, j'aurais bien décidé que non, mais en fait ce fut la reddition de ma psyché sur l'autel de la famille, deux jours à baigner nous oserons le bain de la langue, mais aussi dans le trouble d'une chatte qui ne retrouve pas ses petits, porte les fringues d'une autre, comme étrange étrangère du pays entre *jet lag* et j'hélasse, pas une âme en peine mais l'âme endormie, se rappelant cette veste plissée noire d'un Hisse et Oh, compagnon, ne la reverrais plus, alors qu'on me dise chaque matin par où la sottie *suitcase* poursuivait son périple, se réveillant à San Francisco pour là, curieux pyjamas, repartir à Los Angeles qui proposait un chausse-pied pour Sacramento, qui rata le 5h06 d'une chaussette, mais on l'espérait pour le 1h21 post-moderne futsal, et évidemment ne fut pas prête pour la tenue de soirée exigée en plein jour et je dus découvrir les boutiques locales au risque de m'endimancher et d'enfiler une de ces horreurs de soutien-gorge qui est à la pudeur ce que la bâche est à la feuille de vigne, j'ai échappé au pire, et le soir la valise.

Carte postale N°5 : Faites en ticky tacky | 25 novembre 2013



K street à Sacramento

Ce matin, deux heures de marche, en route pour le tour des propriétés, rien à voir avec les « petites boîtes toutes pareilles » de Margaret Mead, ici on y va de son individualisme, une fois son lot acquis sur la grande mosaïque résidentielle, un peu tous pareils mais chacun son plan, sa vision, sa mégalomanie de propriétaire, et ce qui désole, c'est que Frank Lloyd Wright n'y est pas, vraiment pas, le bienvenu, ici le moderne se borne à un toit plat bordé de corniches, façon stuc années trente, sauf qu'en extérieur c'est incongru, ce qui domine dans ces rues à angle droit composées sur le mode grille M Street 47th par exemple, c'est le goût cottage, le toit pentu en gentilhommeière, mon hacienda au Canada, ma demeure coloniale ou faux palais du gouverneur, tu fais ce que tu veux, mais tu ne dépasses pas la limite de construction à 6 *feet* de la propriété voisine, et par six pieds *I mean it*, tu peux compter chaussures collées bouts à bouts, pas plus de liberté sur la hauteur de la palissade et surtout l'alignement des maisons sur la rue, vue celle en construction d'un quidam qui jouait le m'as-tu-vu et qui est là avec son chantier, ossature bois, qui attend de savoir ce qu'il va faire de sa façade faisant de l'ombre à celle du voisin.

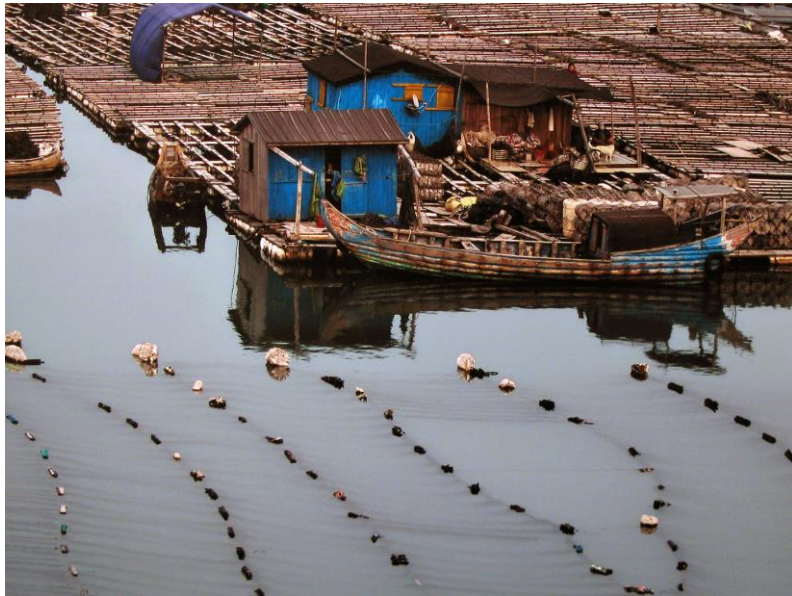
Autant dire que je ne goûte pas ces shingles ajourés, ces briques peintes, ces galets de rivière montés en mur bien improbable, ces tourelles à colombages rose et pistache, ces *front yard* à statues médiévales qu'on discute entre faits à sec avec patios, plantes grasses et roches pour ne pas surconsommer l'eau ou entretenus à coups d'arrosage durant les jours légaux, et ces *back yard* qu'on devine cossus mais tellement envahis de cabanons, chambres d'amis ou autre annexe que l'espace vert en disparaît, suis passée devant chez l'ex-gouverneur Reagan, et quelques autres célébrités connues d'eux seuls ici, juste appris cette chose incroyable, Sacramento est la deuxième ville du monde derrière Paris pour sa densité d'arbres au mètre carré.



Transamerica Pyramid

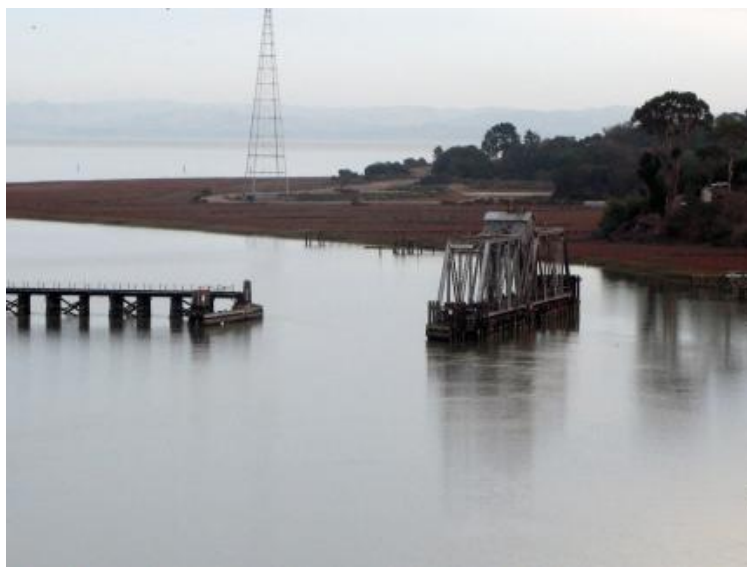
Bien sûr on pourrait montrer ici la *Coit Tower*, mais tant de monde l'a fait, ou bien ce *Bridge* qu'on a tellement vu dans un sens et dans l'autre, à un bout ou en descente rapide vers le petit port, souvenir des temps *hippie* déjà contemplé il y a longtemps, ou encore, tiens, parler du nouveau pont de la baie, le *brand new*, et bien non, ce sera la *Transamerica Pyramid*, parce qu'elle a tous les mérites, percer très haut jusqu'au ciel, la plus haute de San Francisco, apporter un peu de géométrie dans cette ville au fort passé, même si on l'aime sous tous les angles, la TP, l'ai obtenue d'une imprenable vue à midi, en garderai le secret bien au chaud, c'est *private*, suis allée fumer sur le muret juste en-dessous ma quatrième cigarette depuis le début de ce voyage, qui au moins pour les cigarettes m'aura permis un sevrage presque radical, parce que pour le reste, ce voyage m'a semblé se passer dans les pas du précédent, comme en contrepoint, on se serait bien gardé de prendre les mêmes photos, grand beau temps des deux côtés de la baie.

Et puis au hasard d'une expo ce matin, découverte d'un photographe, Edward Burtynsky, canadien, sa série « Water », magistrale, avec ce jeu sur l'ambiguïté de la carte ou du territoire dans ces paysages d'eau, un travail de précision présenté par la **Rena Bransten Gallery** dans *Geary Street*, ici un détail,



après avoir vu les belles photos de Diane Arbus à la **Fraenkel Gallery**.

Carte postale N°7 : Le delta en question | 27 novembre 2013



San Francisco Delta

Tout est parti de la confluence de la Sacramento River et du San Joaquin, un torrent adouci ; celui-ci descendant des montagnes vient s'engouffrer dans les flots de l'autre avec élan, tous deux se retrouvant dans le delta mélangés avec le reste, on est dans la baie nord-sud bien délimitée par Berkeley au nord, San José à l'est, San Francisco au sud et en face, Sausalito.

Et là, tout soudain, un projet du ***Sonoma Land Trust*** propose d'élargir le delta en rendant de la terre aux bras de celui-ci, il s'agit de redonner de la diversité, chassé-croisé de poissons et d'oiseaux, en croisant les eaux, rapprocher un peu la *North Bay* et la *South Bay*, de les faire se féconder mieux, de plus près, par des conversations dans les marais cachés, oh juste une langue de terre, mais plutôt que ces terrains salés impropres à l'agriculture, ouvrir la digue à deux endroits et autoriser la mer à venir lécher le gazon asséché, une belle inondation.



On aurait pu craindre que la *levee* affaiblie ne prête le flanc au tsunami, non, on reconstruirait la digue derrière, loin de l'autoroute qui la longeait, et le tour serait joué.

Façon aussi d'accueillir cette inévitable montée du niveau de la mer. Ici on n'en avait pas peur, on saurait faire avec, même si plus bas déjà en Californie du Sud des maisons s'effondraient.

Mais comme en parallèle, rien à voir, plus ancien, le projet dit du *Water Tunnel*, projeté par les anges, une jonction entre le delta et la *Central Valley*, au début on n'y voit qu'un hasard, remplacer l'aqueduc qui descend du nord de la Californie vers la ville âpre à l'eau qu'est Los Angeles, un dessein initié par son maire le préférant à l'idée de canal, qui consiste à pomper l'eau en haut pour l'acheminer vers la sèche cité par un tunnel enfoncé très profond dans la terre. On apprend qu'à cette mesure déjà financée sur le papier par des fonds privés, l'Etat a tenté d'assortir dix-neuf suggestions de protection de l'environnement, l'impact n'étant pas nul. Mais pour cette partie-là, on verra à faire voter le peuple et que dira le peuple quand il verra que les sales conséquences, c'est à lui de les financer. Non, ce n'est pas facile ces affaires pour le public qui n'y entrave que couic, lui ce qu'il veut c'est que ça se fasse sans tromperie et sans effet majeur pour les promesses de biotope.

Et on se dit que dans la belle utopie du premier projet viennent puiser les intentions malines du second, mais c'est une supposition.



Car la navigatrice qui répond aux questions dans le long bouchon qui passe par Villejo, -on prononce [vileho] en trace de l'espagnol dans l'anglais- reste sereine, on verra bien à aviser, pour le bien commun on y parviendrait, n'avait-on pas réussi à enterrer le projet de casino.





ce sens de l'organisation des Américains

A une certaine époque on disait "faire l'Amérique", comme d'autres en leur temps disaient "faire l'Indochine" et je n'ai jamais aimé le terme, parce qu'il épingle sur une carte un territoire en chasse, qu'il y aurait une manière et une seule de la chevaucher ou de l'entreprendre et que ce que j'aime dans ce pays c'est son irréductible variété, toutes ces petites aspérités qui chacune ouvre des accès nouveaux comme d'un hologramme la démultiplication infinie, donc parcourir l'Amérique dans tous les sens, s'en abreuver, s'en emparer en folie parfois si l'heure appelle et même en perdre la tête dans cette quête, se la faire non.

Et cette dernière photo, ce ne serait qu'antépénultième d'ailleurs, il faudrait la choisir pour qu'elle annonce les prochaines à venir, un parcours septentrional, je voudrais qu'elle magnifie comme d'une caresse les arbres, les rivières, les nuages, l'esprit d'ici, juste avant la *race* qui part tout à l'heure de l'Université à quelques centaines de mètres -c'est une course à pied-, qu'on fait pour soutenir la cause de ceux qui ont faim, les T-shirt sont prêts, tailles, muscles bandés, il en ira d'un *five miles today* on choisit sa longueur de parcours, on quitte quand on veut le jeu mais c'est pour finir plus tôt car nous attend le *Thanksgiving* le climax du séjour, un désir de longtemps enfin satisfait, en famille ce n'est plus curiosité c'est échange et partage.



Carte postale N°9 : la carte postale | 29 novembre 2013



Painted ladies

Voilà qu'à la veille du départ la larme à l'œil en ce Thanksgiving, on se sent l'envie de lui faire plaisir, ce pont qui a hanté le voyage en douce et en vrai quand il déboule au virage



qu'on le contemple du dessous, légèrement tremblant,

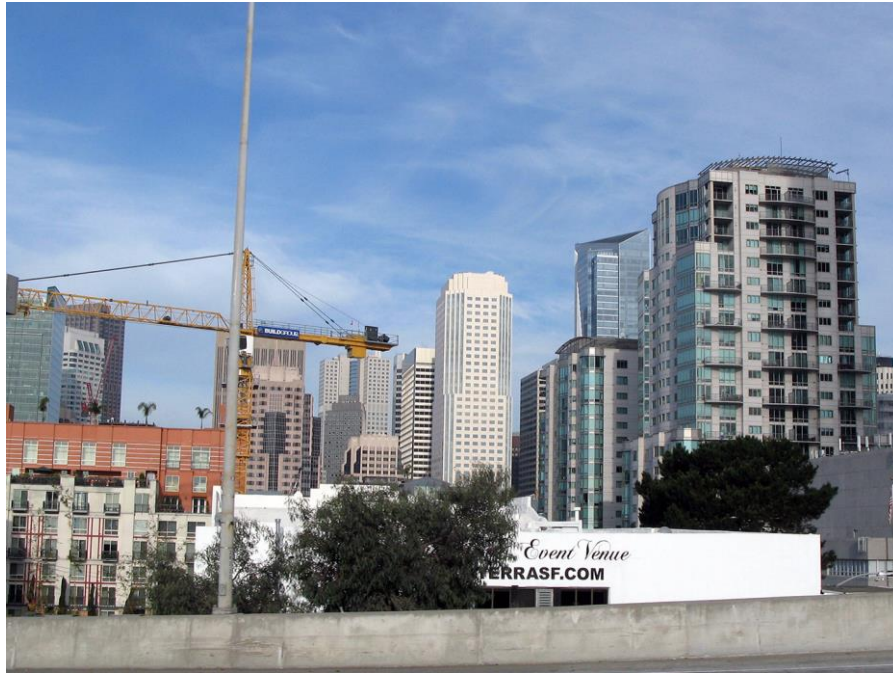


Le pont de nos vingt ans est là, un peu plus touristique bien sûr, on aimerait moins de gens autour, mais c'est ainsi on ne le remplace pas, alors faut faire avec.

Si lui n'est pas prêt d'être déboulonné, il n'y en a qu'un comme lui, le *Bay Bridge* lui vient de céder la place au *New Bay Bridge*,



la fin d'un voyage le début d'un autre pour l'entrée dans la ville il le fallait, et puis on s'engage dans le long *highway* pour découvrir ces paysages au pas de la porte. Et c'est bien.



Carte postale N°10 : Irons-nous en Jamaïque ? (Gate B, Terminal 2) | 30 novembre 2013



A Chicago

C'est la carte postale qu'on écrit en fin de voyage, qu'on envoie depuis Paris, pour une adresse qu'on ne sait pas par cœur, il y en a toujours une comme ça, la carte postale spéciale, elle doit trouver sa destination, va falloir l'envoyer quelque part mais où.

A 3h30 du mat', je prends le *shuttle* et sors sur le parvis de l'hôtel, dit-on ça un parvis, plutôt valable pour une cathédrale, pour nous mettre à l'aise le chauffeur nous demande où nous allons, peut-être que c'est pour se mettre lui-même dans le bain, et donc mes voisins un couple la soixantaine se mouille, nous partons dix jours à la Jamaïque, trois valises et deux bagages à mains, ça fait lourd pour dix jours, je me dis, mais bon, chacun voyage comme il le sent, et donc me retrouve à ne pas savoir si je vais répondre que je rentre à Paris ou que je vais à Chicago. J'essaie de passer entre les gouttes, mais le *blues man* me regarde coup d'œil ostensible dans le rétro, je n'y couperai pas, et je réponds, je vais à Chicago.

Mais j'aurais tout aussi bien pu partir pour la Jamaïque, si j'avais eu une bonne raison d'y aller, même si moi la Jamaïque à part Bob Marley je n'en avais jamais eu la moindre idée jusqu'à aujourd'hui, il va falloir chercher des informations, se documenter, construire une stratégie, partir à deux cette fois. *Wake up, stand up, don't give up to fight.*